

Luis Sepulveda : Le vieux qui lisait des romans d'amour »

Ce bref roman, « Le vieux qui lisait des romans d'amour », aux allures de conte paru en 1992, est le premier roman du chilien Luis Sepulveda et son succès a été immédiat. Il est vrai que les thèmes abordés étaient déjà d'actualité : déforestation de l'Amazonie, mise à l'écart, ici, des indiens Shuars qui vivent en osmose avec cette forêt, rupture progressive entre l'homme et la nature ; mais si les sujets sont graves, Sepulveda qui a séjourné en 1978 chez ces indiens, les aborde en romancier avec l'humour et le talent d'un conteur sud-américain, réalisme magique compris.

Ce récit nous introduit dans le haut bassin de l'Amazonie à la fin du XX^{ième} siècle à la frontière entre l'Equateur et le Pérou, là où vivent les indiens Shuars mais aussi des colons et des hommes venus d'ailleurs ; c'est un enfer vert, des « terres de cruauté » dit le narrateur et en effet la nature dans cette jungle est vigoureuse, violente : à la saison des pluies, les hommes sont isolés, les averses emportant les cabanes construites et les terrains durement travaillés glissent le long des pentes ; les fleuves comme le Nangaitza transportent, parmi « les branches et les troncs arrachés par la crue, cadavres gonflés d'hommes et d'animaux et personne pour se soucier de leur lancer un grappin » ; les fièvres provoquées par la malaria consomment jusqu'à l'os ; les redoutables « fourmis, scorpions, silures-perroquets, couleuvres volantes, se joignent aux boas géants qui ligotent, triturant, déglutissent avec une atroce lenteur » et vont dans le récit rejoindre, pour dire la peur de vivre ici, « les anacondas, dieux des eaux, qui laissent leur proie comme des outres flasques ».

A la violence intrinsèque du lieu, répond la brutalité des hommes ; d'abord celle des colons attirés, puis abandonnés à leur sort, par les plans du gouvernement donnant terres pauvres, contre peuplement des territoires disputés au Pérou. Les colons dévastent la forêt par un déboisement intensif. Cette brutalité est personnifiée d'emblée par le personnage du maire surnommée « Limace » qui règne non sans mal, sur une vingtaine de maisons de colons dans le village de El Idilio (le bien nommé !) sur les rives du Nangarizta ; personnage vulgaire, alcoolique, qui vit dans la hantise de la folie, échoué là depuis sept ans à la suite de détournements de fonds. Aux grossiers colons qui pour gagner quelques mètres de terrain déboisent à tort et à travers, viennent s'ajouter les chercheurs d'or « surnommés » les pèlerins » car sans base fixe, guère plus raffinés comme c'est le cas de « l'homme plus très jeune, vêtu à la mode « mantuvienne » « tout en blanc, pieds nus mais portant des éperons d'argent » qui vient à la consultation du dentiste , le docteur Rubicondo Loachamin, pour gagner un pari stupide. « Ben voilà, docteur : les amis ici présents ne me croient pas quand je leur dis que je suis courageux. Alors je leur ai dit que j'allais me faire arracher toutes les dents, une par une sans me plaindre. Alors on a parié. Alors tous les deux vous et moi, on partage moitié moitié ».

Il y a là aussi les aventuriers, hommes sans scrupules qui font, par exemple, sauter à l'explosif le barrage de retenu d'une frayère construite pas les Shuars et ce pour faciliter simplement leur passage dans le cours d'eau, privant ainsi les indiens d'une réserve de nourriture. Enfin il y a les gringos, « qui savent tout», personnages impudiques venus des installations pétrolières du Coca : « L'embarcation moderne amenait quatre Américains équipés d'appareils photos, de vivres et d'instruments à l'usage inconnu». Ils sont présentés par le narrateur comme jouant au touriste, en quête de souvenirs, « d'hommes nus » et de « bouches

ouvertes». En total décalage avec ce milieu, ils vont être dévorés aux pieds du Yacuambi ; et là, la lettre de recommandation du gouverneur qu'ils ont en poche, ne sera pas suffisante pour lutter contre l'appétit des fourmis...

Dans ce milieu hostile de la forêt amazonienne ne survivent que les hommes qui ont l'art de vivre avec la forêt, comme c'est le cas pour les Shuars gardiens de cette nature et ce conte magique va être un hymne à ces hommes premiers, qui sont non pas en osmose avec le milieu, mais sont la nature elle-même car ils se fondent en elle ; ils ont le savoir et le savoir-faire, dont parle Pierre Lepape dans la préface ; savoir et savoir-faire qu'ils ont transmis à Antonio José Bolivar qui a eu la chance, alors qu'il était mourant, d'être recueilli par eux et de vivre avec eux pendant plus de cinq ans. Ils lui ont transmis ainsi non seulement les moyens, le savoir-faire en somme, de se protéger par exemple des dangereux piranhas « les Shuars lui avaient appris qu'il suffisait de s'enduire le corps de sève d'hévéa pour les tenir à distance ».

Ils lui ont transmis également les techniques pour préparer des pièges à singes « Il suffisait de vider les noix (de coco) en y pratiquant une ouverture d'un pouce de diamètre au maximum, de faire de l'autre côté un petit trou pour y passer une corde, et de bloquer celle-ci au moyen d'un nœud très serré ; Il attachait l'autre bout à un tronc et disposait quelques cailloux dans la coque creuse. A peine s'était-il éloigné que les singes qui l'avaient observé d'en haut, descendaient pour voir ce qu'il y avait dans les noix. Ils les prenaient, les agitaient, et à force de les secouer d'entendre le bruit produit par les cailloux, finissaient par y plonger la main pour essayer de les retirer. Et quand ils en avaient attrapé un, ils ne pouvaient plus la lâcher et se débattaient vainement sans réussir à l'extirper».

Il apprend également d'eux une astuce qui lui permet de bivouaquer dans la forêt tout en gardant sa dignité, astuce que ne connaît guère le maire d'El Idilio : « Si ça peut vous être utile, Excellence, quand on bivouaque dans la forêt, il faut se mettre près d'un tronc brûlé ou pétrifié. Les chauves-souris qui y nichent sont le meilleur signal d'alarme. En s'envolant dans la direction opposée au bruit, ces bestioles nous auraient montré d'où il venait. Mais vous leur avez fait peur avec votre lampe et vos cris, alors elles se sont envolées en nous chiant dessus. Elles sont très sensibles, comme tous les rongeurs, et, au moindre signe de danger, elles lâchent tout ce qu'elles ont dans le ventre pour s'alléger. Allez, frottez-vous bien le crâne, si vous ne voulez pas être bouffé par les moustiques ».

Mais cet hymne aux Shuars est renforcé dans ce roman par la mise en avant du respect vis-à-vis du vivant qu'ils lui ont transmis et qui leur est naturel, ce qui est aux antipodes des colons et des chercheurs qui « parfois pour gagner quelques mètres de terrain, ils déboisaient n'importe comment, laissant sans gîte un gypaète qui se rattrapait en leur tuant une mule, ou alors ils faisaient l'erreur d'attaquer les pécaris à collier à l'époque de la reproduction, ce qui transformait ces petits sangliers en monstres redoutables » . Détruisant le vivant avec les conséquences que nous constatons aujourd'hui.

Son savoir et ses savoir-faire, il va les mettre aussi au service des habitants de El Idilio pour traquer une ocelote dangereuse qui rode, folle de douleur à la mort de ses petits tués par des explorateurs et qui tue pour se venger, hommes et animaux.

Antonio José Bolivar qui a une longue et grande connaissance de la forêt, une quarantaine d'années, comprend le danger pour les hommes et c'est là que le récit se transforme en réalité magique qui touche donc

au merveilleux car il se glisse dans la tête de l'animal créant un univers poétique et mystérieux ; et comprend ainsi l'ocelote et son besoin de vengeance comme s'il y avait une osmose entre homme et animal et au-delà il va comprendre également le besoin de cet animal de l'utiliser pour porter de l'aide au mâle qui agonise et pour la tuer elle-même après. Rien ne semble séparer alors humains et non humains et Il va donc utiliser son savoir-faire, enseigné par les Shuars, pour la pister, et son savoir pour l'aider à mourir dignement elle et le mâle. Leur mort est déchirante. La symbiose ici est totale ; Antonio José Bolivar qui n'est pas vraiment un Shuar, a acquis cependant une sensibilité globale de la vie tout court, et elle englobe la souffrance d'où qu'elle vienne, la pitié sentiment humain de la part d'Antonio José Bolivar et aussi le respect de la vie, d'où qu'elle vienne et, cette solidarité du vivant pourrait être ici apparenté à l'animisme indien inculqué par les Shuars, lors de son séjour chez eux (1). Dignité non seulement de l'homme, mais transposition également à l'animal. De cette dignité et de son inutile agonie.

Même si les thèmes sont sérieux, ce roman se lit facilement et avec plaisir car il est loin d'être moralisateur ; dans ses huit chapitres à travers des scènes rapides, saisies sur le vif, arrêt sur image parfois, l'utilisation de l'humour – sel de ce récit - mais aussi l'utilisation de l'anecdote, de la caricature, de la farce même, sont au service des idées et cette utilisation est efficace ; par exemple le maire de El Idilio en fait souvent les frais car ses administrés en le surnommant « La Limace » le présentent comme le dindon de la farce et désacralisent ainsi sa fonction.

La première scène également est particulièrement grotesque : le dentiste anesthésie ses patients par un flot de paroles et ridiculise ces hommes rustres, peu soucieux « de la tâche civilisatrice » qu'on leur vante et qui subissent son « art » sans pouvoir protester ; mais surtout cette scène a un grand intérêt technique dans la narration car elle ouvre le récit et happe le lecteur qui se laisse dès lors guider et attend la suite avec

impatience. Enfin la scène des Américains « hors sol » donne de la crédibilité au personnage principal, personnage singulier qui porte le nom prestigieux de Bolivar, et qui non seulement sait lire et avec quel plaisir mais permet de donner la parole aux petites gens qui eux aussi savent à peine lire.

Qui plus est, Antonio José Bolivar rend à travers son récit leur dignité aux indiens Shuars qui eux ne savent ni lire ni écrire.

Avec trente années d'avance, Sepulveda avait déjà la perception plus nuancée, que nous avons actuellement, de tous ces peuples dit « primitifs ».

Jeanne Vidal

(1) D'après l'anthropologue Philippe Descola (disciple de Levi-Strauss) et à partir de son expérience ethnographique en Amazonie, les indiens ne distinguent pas l'humain du non humain et le terme de « nature » leur est d'ailleurs inconnu.

Philippe Descola, « Par-delà nature et culture », Galilimard 2005, p.180.